Le *queer* en revue et en ligne

GLAD ! Une revue sur le langage, le genre, les sexualités <<https://journals.openedition.org/glad/>>.

Lola Marcault-Derouard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/2940>

DOI : 10.4000/elh.2940

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 184-189

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Lola Marcault-Derouard, « Le *queer* en revue et en ligne », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2940> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2940>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Le queer en revue et en ligne

GLAD ! Une revue sur le langage, le genre, les sexualités <<https://journals.openedition.org/glad/>>.

Lola Marcault-Derouard

- 1 Le sujet de ce numéro d'*Écrire l'histoire* consacré aux « mots du genre » entre en résonance avec le triple objet de recherche de la revue semestrielle et en ligne *GLAD !*, qui s'intéresse à l'articulation du langage, du genre et des sexualités. Son titre, contrairement aux apparences, n'est pas un acronyme.
- 2 La perspective à la fois critique et politique de *GLAD !* se trouve autant dans l'espace de dialogue entre sciences du langage et études de genre qu'elle se propose d'ouvrir, que dans son organisation interne et ses logiques de publication. L'introduction collective, « *GLAD !* revue féministe et indisciplinée » (*GLAD !* n° 1), annonce une ligne éditoriale féministe et *queer*, en ce qu'elle travaille les zones hybrides de la production du savoir, et cherche à décatégoriser les types de discours pour ouvrir de nouvelles formes, et donc de nouvelles façons de penser le genre et le langage.
- 3 Aussi s'attache-t-elle à étudier les logiques de domination à l'œuvre dans les discours du genre et des sexualités, sans jamais penser son fonctionnement et ses propres discours comme acquis et sans cesser de mettre en question leurs effets d'assignation. Il en résulte une publication résolument transdisciplinaire qui parvient, sinon à articuler, du moins à rassembler savoirs universitaire et « situés » (« *situated knowledges* »), « travaux scientifiques, artistiques et politiques » pour montrer que les concepts du genre circulent entre ces trois champs. On est frappée, à la lecture des premiers numéros notamment, par les similitudes entre pratiques définitionnelles académiques et « situés ». Ces dernières rendent visibles et accessibles des termes dont elles consacrent en même temps la nouveauté et l'efficacité théorique.
- 4 La revue alterne numéros thématiques et *varia* : son foisonnement et sa richesse se plient difficilement aux principes de classement en vigueur dans les productions universitaires, si bien que la navigation, d'un article à l'autre, d'un paradigme épistémologique à un autre, est parfois rendue difficile par l'hétérogénéité des thématiques, des méthodologies et des pratiques, dont la diversité est toutefois assumée par les fondatrices. C'est peut-être l'une des principales limites de *GLAD !*,

rançon de son ambition transdisciplinaire et de son exploration de nouvelles formes. Aussi cette lecture panoramique ne prétend-elle pas rendre compte de l'ensemble de la revue, mais plutôt survoler ses numéros pour comprendre ce qu'elle apporte à une historicisation des « mots du genre ».

- 5 Accordons d'abord une place aux deux textes qui interrogent le concept de genre. L'article de Cornelia Möser, « Traduire c'est produire : les débats féministes sur le genre en France et en Allemagne » (*GLAD!* n° 9), en retraçant l'histoire du concept de « *gender* » et les débats qu'il initie en France et en Allemagne, souligne la productivité de la question posée par sa traduction, de l'anglais au français et à l'allemand. Elle emprunte à Homi K. Bhabha le concept de « traduction culturelle » pour prôner une traduction activiste, qui refuse son rôle traditionnel de consolidation de l'identité nationale et linguistique et tente de déplacer la contrainte de l'authenticité, de la fidélité, à l'original. La prétendue « intraduisibilité » française du « *gender* » états-unien est ainsi replacée dans le contexte des années 1990 pour mieux montrer les implications épistémologiques et idéologiques de ce refus de traduction, et du concept lui-même¹. Elle montre qu'il résulte de l'évacuation des enjeux épistémologiques du concept de genre, dans les champs académiques français et allemands, une confusion entre l'étude du genre dans son articulation à un domaine et l'étude des rapports entre hommes et femmes dans ce même domaine. La clarification des enjeux de la traduction du « *gender* » s'assortit d'un rappel de l'interrogation des catégories hommes et femmes que porte le concept.
- 6 La sixième chronique de Daniel Elmiger (« Les genres réécrits ») intitulée « Qu'est-ce que le genre – et à qui appartient son interprétation ? » (*GLAD!* n° 7), énonce des inquiétudes similaires quant à la confusion qui entoure le terme de *genre* et insiste sur la nécessité de le définir chaque fois qu'il est employé en linguistique, pour éviter toute confusion et poser la question centrale du caractère inhérent, déterminé par autrui, ou autodéterminé, du genre. Cette chronique, en dépit du flou qui entoure ses articulations logiques, a le mérite de mettre en évidence la polysémie du concept pour en exiger la définition. Son auteur formule ainsi le principe auquel répondent les préambules définitionnels des articles scientifiques, qui permettent d'explicitier les cadres épistémologiques dans lesquels s'inscrivent aussi bien les utilisations du concept de genre que celles des concepts qui lui sont associés. Les textes de *GLAD!* participent à la légitimation de ce lexique et de son champ. Les définitions des « concepts du genre », insérés dans le corps du texte des articles scientifiques, signalent l'abondance de vocables dont le champ des études de genre s'est doté et semblent ainsi légitimer et institutionnaliser les « lexiques » que certaines contributions militantes de la revue font apparaître. Aussi pourra-t-on voir intégré dans l'article de Lila Neutre « *VOGUE-ers* » (*GLAD!* n° 1) un extrait de l'ouvrage collectif *Strike a Pose: Histoire(s) du Voguing. De 1930 à aujourd'hui, de New York à Paris* listant les catégories de *balls* – galas LGBT nés à Harlem à la fin du XIX^e siècle à leur apogée dans les années 1980. La performativité du *voguing* passe par la constitution d'un système de signes visuels et verbaux qui font l'objet d'un classement et dont résultent des termes, eux-mêmes performatifs, en ce qu'ils contrarient l'uniformisation de la communauté gay.
- 7 Parallèlement à ces processus d'explicitation et de légitimation, *GLAD!* donne aussi à lire des travaux qui signalent de nouveaux concepts, éléments d'une entreprise de réappropriation et de requalification d'objets construits comme illégitimes. Bini Adamczak propose de substituer, grâce à un détour par l'allemand, le terme

« circlusion » à celui de « pénétration », non seulement pour « parler autrement du sexe » – au sens de sexualité – mais, par voie de conséquence, pour le pratiquer autrement (« Come on. Discussion sur un nouveau mot qui émerge et qui va révolutionner notre manière de parler de sexe », *GLAD!* n° 5). Cette dynamique d'appropriation est également celle que postulent Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici dans « Inventer son genre dans le langage de la télévision » (*GLAD!* n° 1), consacré à l'encodage sémiotique d'une identité lesbienne dans les programmes télévisés de variétés entre 1955 et 1969 – période durant laquelle l'exposition d'une orientation sexuelle ne peut s'inscrire dans des discours publics. Les chercheuses analysent l'emploi du terme « cousine » par Yvonne de Brémond d'Ars et la comtesse Anatole de Brémond d'Ars dans *Cabaret du soir* en 1958. Elles affirment ainsi que, pour être cousines par alliance, ces deux antiquaires, et surtout Micheline Sandrel et Colette Mars, les présentatrice-productrices qui les interviewent, ne jouent pas moins avec l'ambiguïté d'un terme mobilisé par des couples de lesbiennes sans lien de parenté. C. Gonnard et E. Lebovici dessinent ainsi ce qu'elles nomment la « parentèle queer », un « entre-femmes » qui produit ses propres désignations en opérant un déplacement sémantique.

- 8 L'entreprise d'élucidation scientifique se donne ainsi pour objectif de rendre visible ce qui relève du tacite, encodage discursif propre aux discours *queer* : il s'agit de construire de nouveaux outils, ou de signaler et d'analyser ceux qui préexistent à l'institutionnalisation des études de genre. L'analyse de termes tels que celui de « cousine » a le mérite de donner à lire la description d'expériences d'identités sexuelles à une époque qui en interdisait l'expression. Aussi révèle-t-elle la nécessité d'une approche qui situe les concepts du genre dans le temps et dans l'espace, en même temps qu'elle montre la puissance évocatrice de mots « ordinaires » qui dévoilent en dissimulant et problématisent le genre à l'oblique, avant qu'il ne soit utilisé comme concept. La mise en travail de la terminologie de la recherche apparaît ainsi comme indissociable de l'histoire des mots pour dire (ou voiler) le genre.
- 9 C'est en rendant compte de l'ancrage historique et culturel des concepts et des mots du genre que *GLAD!* rencontre le plus directement ce numéro d'*Écrire l'histoire*. La création et l'innovation linguistique, pour être des préoccupations centrales de la revue, ne se substituent pas à la perspective diachronique que certains de ses articles adoptent ; au contraire, elles la complètent en mettant au jour les déplacements géographiques, historiques, discursifs des concepts du genre.
- 10 Si Charlotte Thevenet et Julie Abbou, dans leur recension par ailleurs élogieuse (*GLAD!* n° 2) de *l'Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux* dirigée par Juliette Rennes (La Découverte, 2016) regrettent l'absence d'une entrée « Traduction », c'est précisément parce qu'un état des lieux des outils propres aux études de genre francophones ne saurait se passer, d'après elles, d'une historicisation des aller-retours entre la France et les États-Unis qui ont permis l'institutionnalisation du champ. Il s'agit de prêter une attention particulière à la fonction de passeurs des traducteurrices et aux dynamiques d'interprétation, de réappropriation et de transmission à l'œuvre dans les processus de traduction. Dans cette perspective, on ne s'étonne guère non seulement que *GLAD!* consacre son dernier numéro paru (*GLAD!* n° 9), publié en collaboration avec le projet de recherche FELiCiTÉ (Féminismes en Ligne : Circulations, Traduction et Éditions) localisé à Lyon, aux « traductologies féministes », mais aussi que la question de la traduction innerve de fait l'ensemble des

contributions de la revue. La traduction du concept de « *queer* » fait l'objet d'un article, « "Queer", "transpédégouine", "torduEs", entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe queer » (*GLAD !* n° 2) : Marie-Émilie Lorenzi y expose les stratégies des militantes pour lutter contre les « réappropriations dépolitisantes » du terme « *queer* », qui l'interprétaient comme un « troisième genre » et non comme un « au-delà des genres », atténuant dès lors sa portée subversive. Comme dans le cas de la traduction du *gender*, la non-traduction du terme aboutit à une exotisation qui a pour conséquence principale une réduction et un déplacement des enjeux idéologiques et politiques du concept.

- 11 En publiant des études sur la traduction des concepts de « *gender* » et de « *queer* », la revue rend visible leur circulation internationale, et partant, les *décentre*. Elle s'efforce ainsi de situer la fabrique des concepts du genre en même temps qu'elle rend visible d'autres outils et d'autres traditions épistémologiques et critiques, en diversifiant les aires géographiques étudiées dans ses contributions. *GLAD !* joint en outre la pratique et la théorie en se construisant non seulement comme le lieu d'une réflexion sur les enjeux de la traduction dans le champ des études de genre, mais aussi comme un espace de traduction. Il s'agit, pour la revue, de mettre en application les traductologies féministes que le neuvième numéro prend pour objet et d'illustrer la nécessité de décentrer les études de genre en montrant l'exemple. Aussi de nombreux articles sont-ils traduits exclusivement pour *GLAD !* par des membres du comité de rédaction, par des membres des collectifs avec lesquels la revue collabore, ou par des traducteur·rices indépendant·es. Ce travail de traduction permet, certes, d'ouvrir *GLAD !* à des contributeur·rices non francophones ; il contribue également à rendre visibles et lisibles des textes de référence, tel que celui de Jonathan Ned Katz, historien de la sexualité états-unien qui interroge les catégories d'homosexuel et d'hétérosexuel pour proposer une approche de l'histoire socioconstructiviste et montrer que l'articulation du genre au langage ne peut faire l'économie d'une étude de l'histoire et de l'historiographie des concepts (« *Homosexuel et hétérosexuel : les termes en question* », *GLAD !* n° 3).
- 12 Si cet article est fondateur, c'est qu'il tire de l'histoire des termes « hétérosexuel » et « homosexuel » d'importantes conclusions et problématiques épistémologiques. En relevant la première expression de ce couple de concepts, en 1892, Jonathan Ned Katz montre que la nomination des pratiques va de pair avec leur hiérarchisation : l'admission de ces catégories, d'abord dans le champ médical puis dans l'opinion commune, constitue ainsi « une éthique sexuelle normative » qui construit l'hétérosexualité comme norme et l'homosexualité comme écart. À partir de ce constat, il montre que la relativité des identités sexuelles, dont la construction serait assujettie à cette nomination, est associée à la relativité des comportements sexuels. Aussi propose-t-il de renoncer à la prétendue universalité des « comportements sexuels » et d'admettre que « les relations érotiques se construisent et se reconstruisent en permanence au sein de cadres historiques spécifiques ». En découle un principe de vigilance à l'égard des concepts et des catégories employées par l'historien·ne, dont la substitution d'une « histoire de l'érotisme et du genre » à la traditionnelle histoire de l'hétérosexualité et de l'homosexualité pourrait être la garante.
- 13 L'usage situé de certains concepts n'interdit pas pour autant d'employer ces catégories pour penser des époques durant lesquelles ces termes n'étaient pas encore en circulation. Aussi Caroline Fayolle construit-elle dans « Des corps "monstres" ».

Historique du stigmatisme féministe » (*GLAD!* n° 4) une généalogie du stigmatisme et de sa réappropriation, à partir des militantes révolutionnaires telles qu'Olympe de Gouges, engagées contre l'oppression des femmes, jusqu'aux féministes de la fin du XIX^e siècle. Elle part ainsi de l'identification des révolutionnaires à des « virago », à la fin de l'Ancien Régime, pour montrer que l'apparition même du terme « féminisme » s'est révélée indissociable du péril de l'indifférenciation sexuelle que portait déjà l'idée du monstre mi-homme mi-femme de la fin du XVIII^e siècle. Cette réflexion sur la cristallisation, par l'emploi de certains termes, de la norme et surtout de sa déviance, met au jour une forme d'intemporalité de la rhétorique de pathologisation du côté des antiféministes, et de l'antiparastase du côté des féministes. L'étude, à l'instar de l'article de Mary Hawkesworth, « Sémiotique de l'enterrement prématuré : le féminisme à l'ère du postféminisme » et de l'entretien avec Juliette Rennes qui revient « sur un siècle et demi de rhétorique anti-égalitaire et antiféministe » dans le même numéro (*GLAD!* n° 4), se propose d'éclairer les débats actuels à l'aune d'une historicisation des outils convoqués par les adversaires politiques et théoriques qu'il oppose. Dans le numéro qui leur est consacré (n° 4), *GLAD!* entremêle ainsi l'histoire des « rhétoriques antiféministes » à celle des féminismes. Cette dernière est évoquée dans l'excellent article d'Audrey Lasserre, « Des féministes qui ne sont pas féministes ? » (*GLAD!* n° 4), qui opère un retour réflexif sur le féminisme des années 1970, en France et aux États-Unis et problématise ses clivages et leur instrumentalisation politique. L'objectif est bien de comprendre les enjeux politiques de l'auto-désignation ou du refus de se désigner comme « féministe ». *GLAD!* propose finalement, à travers l'analyse de l'évolution des concepts du genre, une histoire décentrée du genre, des sexualités et de leur mise en mots, laquelle dépasse la question du lexique pour s'inscrire dans le prolongement des travaux de Monique Wittig et articuler le genre et la littérature dans une appréhension matérielle de la langue. On peut ainsi regretter que l'article de Lola Gonzales-Quijano, « “Je ne suis pas homme de lettres ni littérateur de profession” : la question de l'auteure dans les autobiographies de courtisanes du XIX^e siècle » (*GLAD!* n° 5), qui étudie les autobiographies de courtisanes du XIX^e siècle, interroge moins le *marquage* en genre de l'écriture littéraire que l'identité de genre de la figure de l'auteure, dans une perspective de sociologie historique de la littérature. Quant à celui de Didier Brou Anoh, « Discours féministe sur le génocide rwandais dans deux romans africains d'Afrique noire francophone : entre devoir de mémoire et écriture-femme » (*GLAD!* n° 6), il travaille, en dépit de sa mention du *Corps lesbien* de Wittig en ouverture, la question de l'« écriture féminine », bien plus qu'il n'articule genre et littérature. Son approche psychanalytique différencialiste, pour entrer en tension avec le constructivisme revendiqué par la revue, s'inscrit en même temps dans la diversité d'approches théoriques, méthodologiques et d'écoles de pensée, que *GLAD!* souhaitait faire valoir.

- 14 La revue retient des « mots du genre » qu'ils sont profondément mouvants. Aussi dévoile-t-elle leurs aller-retours, entre les pays et les époques, entre les espaces militants et universitaires, entre les discours des détracteurs et ceux de leurs cibles. En parallèle de son étude de ces mouvements, *GLAD!* les prolonge, en décroissant les disciplines, l'académique et l'artistique, et en appelant ses contributeur·rices comme ses lecteur·rices à continuer l'innovation et la productivité langagière que le genre a initiées. *GLAD!* constitue ainsi une précieuse inspiration et propose une ligne éditoriale qui tente de dépasser les frontières entre les champs universitaires, les formes et les savoirs académiques et situés.

NOTES

1. Cette question est centrale dans le projet de *Dictionnaire* dont parlent ici même Marta SEGARRA et Ilana ELOIT : « Chantier en cours, traduire le genre », *supra*, p. 173-177.

AUTEUR

LOLA MARCAULT-DEROUARD

Lola Marcault est depuis septembre 2020 doctorante contractuelle en littérature française et études théâtrales sous la direction de Florence Lotterie et Muriel Plana, à l'Université de Paris (ex-Diderot) où elle est également chargée de cours. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, elle est agrégée de lettres modernes depuis 2017. Ses recherches portent sur la représentation du vieillissement féminin dans les comédies du premier XVIII^e siècle.